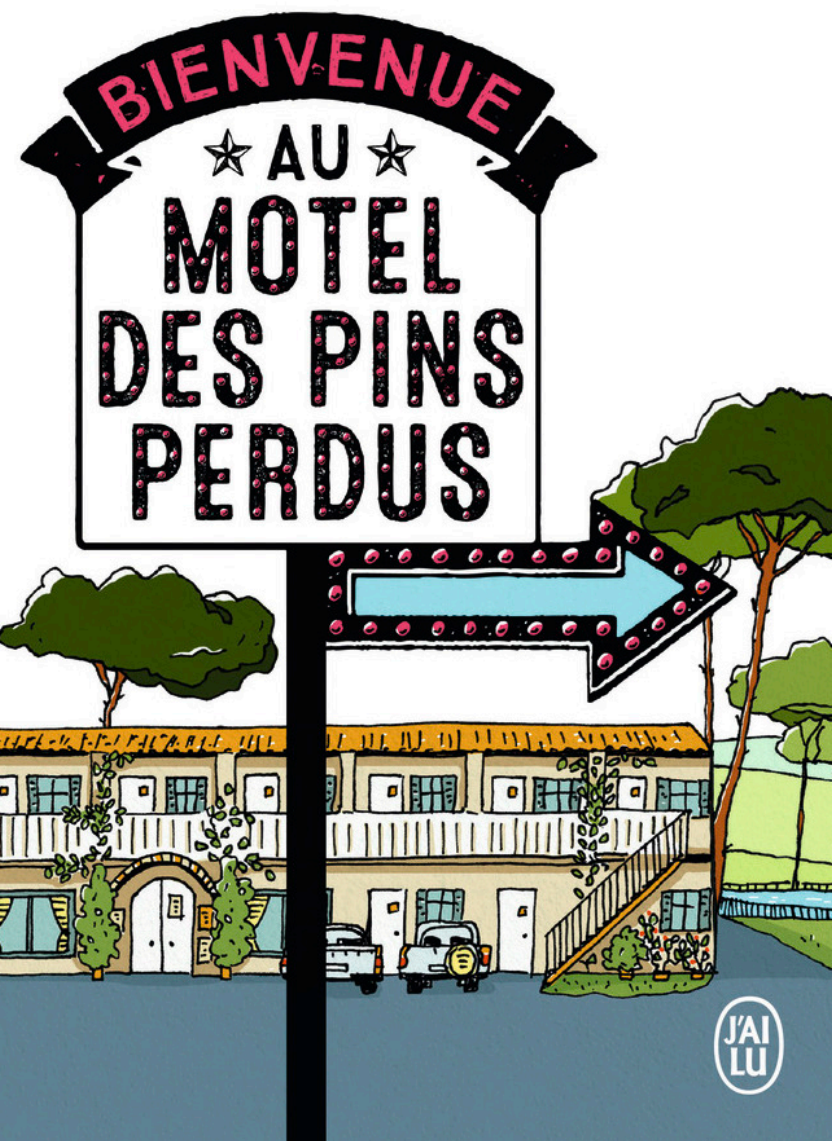


KATARINA BIVALD



JAI  
LU



Bienvenue au motel  
des Pins perdus

## DU MÊME AUTEUR

*La bibliothèque des cœurs cabossés*, Denoël, 2015 ;  
J'ai lu, 2016.

*Le jour où Anita envoya tout balader*, Denoël,  
2016 ; J'ai lu, 2017.

# KATARINA BIVALD

Bienvenue au motel  
des Pins perdus

---

ROMAN

Traduit du suédois par Lucas Messmer



TITRE ORIGINAL

*En dag ska jag lämna allt det här*

ÉDITEUR ORIGINAL

Forum Bokförlaget, Stockholm, Suède.

Publié en accord avec Bonnier Rights, Stockholm, Suède

© Katarina Bivald, 2018

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE :

© Éditions Denoël, 2019

---

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

---

*« Elle vole de ses propres ailes. »*

Devise de l'Oregon

*You can check out any time you like,  
But you can never leave*

The Eagles





## *Prologue*

Cette urne contient le sable de Henny

Je les imagine d'ici. D'au-dessus, comme si je flottais en l'air, si haut qu'ils ne forment que des petits points noirs à mes yeux, dans leurs costumes, leurs vestes et leurs robes noires, cheminant lentement vers l'église méthodiste de Pine Creek.

La cérémonie débute dans une heure. Papa est sans doute déjà sur place, un point noir parmi tant d'autres sur ma carte mentale. Cheryl n'est certainement pas loin. J'essaie de leur en vouloir, mais je m'en trouve incapable.

Bientôt, toute une assistance les rejoindra : amis, vieux camarades de classe, vagues connaissances, mes anciens professeurs, les voisins de papa. Dans toute la ville, des gens sont en ce moment même contraints d'enfiler leurs plus beaux atours à cause de moi.

À Pine Creek, rares sont les habitants qui manqueraient des funérailles.

Ils tenteront de suivre les psaumes mornes et affectés, et d'écouter les sermons vides de sens du pasteur. Papa sera assis là, l'incarnation même de la bravoure stoïque, correct à l'extrême.

Ensuite je serai incinérée.

Je m'imagine déjà dévorée par les flammes, mais ce n'est pas ainsi que ça fonctionne. Le corps, *mon* corps, sera soumis à un processus de calcination. C'est-à-dire qu'il sera chauffé intensément, jusqu'à ce que toutes ses parties organiques, soit quatre-vingt-dix-sept pour cent de sa masse, se liquéfient puis passent à l'état gazeux. Grâce à l'apport constant d'oxygène, le cadavre se consume sans la moindre flamme.

En vérité, « cendres » est un terme trompeur pour décrire ce qui restera de moi. Le processus ne résulte pas automatiquement en un joli tas de cendres bien propre, prêt à être conservé dans une urne, inhumé ou répandu en un lieu dédié, quoi que papa ait décidé d'en faire. Non, il faut passer le tout dans un broyeur afin de le maquiller en une sorte de sable très fin.

Mais je suppose que ça sonnerait moins bien, pour les proches. « Cette urne contient le sable de Henny. »

Au total, le processus de crémation dure presque deux heures. J'aimerais bien savoir exactement quand ça se produira, histoire de m'y préparer. Vous imaginez, si je disparaissais en plein milieu d'une pensée ? Pire encore, après une pensée totalement insignifiante ?

*Je me demande quelle heure il peut bien être...* Et puis pouf, plus rien.

Non, je tiens à ce que ma dernière pensée soit ambitieuse, poétique et profonde. Un ultime message, même si personne ne l'entendra à part moi.

Le motel est fermé, pour la première fois depuis la tempête de neige qui nous a privés d'électricité durant trois jours, pendant l'hiver de 2003. La réception est plongée dans la pénombre, les ordinateurs éteints. Le diner abandonné ne dépareillerait pas dans une ville fantôme, avec ses chaises posées sur les tables. Toutes les chambres sont verrouillées, et le parking est entièrement désert.

De l'autre côté du parking, l'enseigne *Motel des Pins perdus* luit faiblement sous le soleil. Le *e* de la mention Ouvert ne fonctionne plus.

Juste en dessous s'amoncelle tout un tas de petits écriteaux en fer-blanc bon marché, de dimensions, couleurs et tailles différentes :

*Chambres libres !*

*Cabanons en forêt !*

*Vue sur la forêt !*

*Micro-ondes dans toutes les chambres !*

*Air conditionné !*

*Nouveau : télé couleurs !*

*Diner !*

*Bar !*

*Piscine !*

*Ouvert 24h/24 !*

*Votez « non » à l'Initiative 9 !*

*L'État d'Oregon, fier opposant aux droits des gays depuis 1992 !*

Ces dernières pancartes sont l'œuvre de MacKenzie.



## Femme, blanche, trente-trois ans

De mon vivant, ma dernière pensée se tourna vers le corps de Michael.

Je me répète en boucle « le corps de Michael, le corps de Michael, le corps de Michael », comme s'il s'agissait d'un miracle devant lequel je doutais encore.

C'est alors que j'aperçois • la forme au milieu de la route.

Cette route, je la connais dans ses moindres détails : l'asphalte qui prend un air encore plus craquelé sous le soleil de l'après-midi, le gravier le long du bas-côté, le parfum douceâtre des aiguilles de pin. Pour l'instant, je ne ressens qu'un léger étonnement. Je ne percute pas immédiatement que j'observe un corps, et la possibilité qu'il s'agisse d'un être humain ne m'effleure même pas l'esprit.

On dirait tout simplement un sac que quelqu'un a jeté là. Mais c'est sacrément gros, quand

même. Je finis par avancer dans sa direction, tout en me demandant ce que je vais faire.

En tout cas, c'est trop gros pour être l'un des habituels animaux écrasés. Peut-être une biche, complètement immobile, et non en proie aux derniers soubresauts frénétiques qui précèdent généralement la mort. J'ai horreur de voir des animaux sur le point de mourir. Ils savent toujours que leur fin est proche, alors même que leur corps se débat mécaniquement, par instinct.

Ce n'est qu'en approchant que je distingue une jambe droite, indéniablement humaine, mais tordue dans un angle impossible. Encore sous le choc, je reconnais mon plus beau jean et ce qui reste de mon chemisier favori.

Les pois rouge pâle ressortent clairement, mais je n'arriverai jamais à nettoyer entièrement les parties blanches du tissu.

Je ne reconnais pas mes cheveux. Ma couleur châtain clair est tachée de gravier, d'huile de moteur et d'un liquide que je soupçonne être du sang. Le bras gauche forme un angle droit avec le torse, et le bras droit... a disparu.

D'instinct, je vérifie mon flanc droit. Mon bras est pourtant toujours là.

À vingt mètres de moi, un camion est immobilisé en travers de la route. Un homme âgé d'une quarantaine d'années se tient au capot, le regard rivé au sol. On dirait que ses jambes ne vont pas tarder à lâcher.

Il parvient néanmoins à avancer de deux pas chancelants en direction du bas-côté, avant de

se pencher au-dessus des fougères. Je détourne les yeux, tandis qu'il hoquette, puis vomit.

Malgré tout, il trouve la force de retourner à son véhicule sans s'effondrer. Il est plutôt maigrelet et flotte un peu dans sa chemise. Les mains tremblantes, il sort son téléphone portable pour prévenir la police. *Accident. Pine Creek. Près du motel. Après la sortie. Une... blessée.*

Nous avons l'air bien isolés, au milieu des pins. Il vacille d'avant en arrière tout en marmonnant dans sa barbe. Je ne sais vraiment pas quoi faire pour lui. J'essaie maladroitement de lui tapoter l'épaule, comme pour m'excuser, mais c'est inutile.

C'est alors que j'entends ce qu'il murmure :

— Pas morte, pas morte, pas morte.

Un mantra. Une prière qu'il répète, encore et encore.

Il y a un quart d'heure à peine, j'étais la personne la plus heureuse au monde.

Mes pensées se tournent vers cet instant, comme si le bonheur pouvait me protéger d'avoir été renversée par un poids lourd. Tout est si paisible autour de nous. J'ai peine à croire qu'une catastrophe puisse avoir lieu sur une vieille route si ordinaire.

Tout ça n'est qu'un cauchemar. D'une seconde à l'autre, je vais me réveiller dans le lit de la Redwood Cabin, et m'émerveiller devant le fait qu'une chambre si familière puisse sembler à ce

point différente quand on la contemple en étant couché sur le dos.

Je vais tendre la main avant d'ouvrir les yeux, pour vérifier à tâtons que le corps de Michael repose toujours à mon côté. Et je sourirai en sentant sa peau sous mes doigts.

À condition que ce soit la réalité, bien sûr. Si tout ceci n'est qu'un rêve, peut-être que Michael en faisait également partie.

Peut-être que je me réveillerai dans mon lit à moi, seule à nouveau, et que je me lèverai pour faire le ménage dans les chambres du motel, comme d'habitude.

Le chauffeur du camion a cessé de parler tout seul, mais ça ne fait qu'aggraver les choses. Il a aussi arrêté de se balancer d'avant en arrière. Maintenant il tremble, tout simplement.

Quand le shérif Ed Carmichael arrive sur les lieux, je m'élançe à sa rencontre, soulagée. Je veux lui agripper le bras, plus fort que jamais, et le forcer à avancer plus vite, à faire quelque chose.

*Ed le shérif saura quoi faire, me dis-je.*

Ed le shérif représente la troisième génération de shérifs chez les Carmichael. Quand il a été embauché à ce poste, son père et son grand-père étaient encore en vie. Il a géré la succession comme il gère son travail : avec stoïcisme, patience et professionnalisme.

Je pensais que plus rien ne pourrait le choquer, mais j'avais tort.

— *Jesus, souffle-t-il. Mais c'est Henny Broek.*



Il appelle d'abord une ambulance, puis ses collègues de la police fédérale, qui promettent d'envoyer « quelques voitures » au plus vite.

Ensuite seulement, il se tourne vers le camionneur. Il lui pose quelques questions de routine (nom, permis de conduire, carte grise), puis lui demande ce qui s'est passé.

— Je... je ne l'ai pas vue. Seigneur, elle a surgi sur la route de nulle part, et j'ai bien essayé de freiner, mais...

Il recommence à osciller, tout en tremblant. Le shérif cherche une couverture dans son coffre, la passe autour de ses épaules, puis l'installe gentiment sur la banquette arrière de sa voiture.

— Les agents fédéraux seront bientôt là, lui explique-t-il. Ils vont vous emmener au poste et ils devront faire des prélèvements. Éthylotest, échantillons d'urine et de sang, ce genre de choses. Vous comprenez ? C'est nécessaire.

Pendant qu'il lui parle, il l'examine minutieusement, peut-être à la recherche de signes d'ébriété ou de consommation de drogue. Sans doute que le poste de shérif l'a rendu méfiant.

Moi, je crois que tout s'est déroulé exactement comme le chauffeur l'a décrit. Je pensais à Michael, je nageais dans le bonheur, j'avais la tête qui tournait en raison du manque de sommeil et de la montée d'adrénaline... et l'instant d'après je gisais à terre.

— Henny Broek, soupire le shérif en secouant la tête. Cette pauvre fille n'a jamais fait de mal à une mouche de toute sa vie.

L'ambulance arrive la première. Ils inspectent le routier rapidement et d'un air désintéressé, sur la demande du shérif. Tout du long, leur attention semble focalisée sur moi, mais on dirait bien qu'ils ne peuvent plus faire grand-chose. Ils se contentent de couvrir le corps et de le charger dans l'ambulance. Quand les fédéraux débarquent, ils sont sur le point de repartir.

Les sirènes me semblent lointaines, alors qu'elles hurlent directement dans nos oreilles. Je plisse les yeux devant les gyrophares psychédéliques et éblouissants. Je capte des bribes de conversation.

— Quel gâchis.

— Tu crois qu'il était saoul ?

Les agents fédéraux sont costauds, sévères et incroyablement jeunes.

L'officier rejoint Ed le shérif, tandis que les deux autres mettent en place une déviation et installent un panneau indiquant *Route barrée*. Une voiture passe par là et ralentit, de sorte que le conducteur puisse tourner la tête au maximum. Je suis gênée par le dérangement occasionné. Je n'ai jamais voulu causer tant de problèmes.

— *Sir*, interpelle l'officier.

Le shérif observe fixement le camionneur, jusqu'à ce que son collègue requière son attention. Même après, il n'arrête pas de lancer des regards dans sa direction. Quand les sirènes se taisent, j'entends le bruit des cordons de plastique bleu et blanc qui claquent au vent.

— Connaissez-vous la défunte, *sir* ?

*La défunte.*

— Henny Broek, répond automatiquement le shérif. Femme, blanche, trente-trois ans. Elle travaille au motel des Pins perdus.

Il désigne du menton la direction dans laquelle se trouve l'établissement.

— Travaillait, *sir*.

— De quoi ? Ah oui, bien sûr. Elle *gér*ait le motel avec MacKenzie Jones. Elles y habitaient toutes les deux. Le motel possède également trois chalets dans les environs. Je suppose qu'elle se rendait à l'un d'entre eux, ou en revenait. Plutôt la seconde option, selon moi, vu le sens dans lequel circulait le camion. Le chauffeur s'appelle Paul Jackson. D'après lui, elle a traversé la route en courant, sans regarder. Il a essayé de freiner, mais c'était trop tard.

*La défunte, la défunte, la défunte.* Je lutte contre l'envie d'éclater de rire.

— MacKenzie et Henny sont en quelque sorte les gérantes, mais pas les propriétaires. La patronne n'habite plus en ville. C'est un motel bon marché et plutôt honnête. Sans histoire, excepté quelques rares interventions à cause de clients pénibles, mais c'est tout. Rien à signaler.

Le jeune agent se fiche pas mal du motel. Il ne l'exprime pas à voix haute, mais ça se voit. Le shérif hausse les épaules.

— Plus proches parents, *sir* ?

— Son père. Il habite au 17, Water Street. La mère est décédée depuis longtemps.

— Ça vaut peut-être mieux, remarque le gamin.

Le shérif esquisse une grimace.

C'est donc ça, ce qui vient après la mort, me dis-je sans éprouver d'intérêt ni de curiosité. Ne devrait-il pas y avoir... je ne sais pas, *autre chose* ? C'est normal, que je reste ici sur la route, sous les pins, à humer l'odeur vulgaire du bitume poussiéreux, des aiguilles et des fougères ?

Les arbres se moquent de mes malheurs, naturellement. Ils étaient là avant moi, et ils seront encore là longtemps après. Ce que j'ai pu accomplir ou non durant ma courte vie ne les affecte pas. Pas plus que la façon dont elle s'est brutalement achevée.

— Vous voulez que j'annonce la nouvelle à son père ? demande Ed le shérif.

— C'est sûrement une bonne idée, acquiesce l'agent fédéral. Mieux vaut l'apprendre de la part d'un visage connu.

— Quel foutu boulot, souffle Ed d'un air las.

## Elle n'a pas souffert

Jésus veille sur nous dans le salon de papa.

J'ai accompagné Ed le shérif jusqu'ici. Quand il est monté dans sa voiture, je me suis tout simplement assise sur le siège arrière. Il m'a semblé naturel de le suivre. Ce n'est qu'une fois installée que je me suis rendu compte que j'étais passée au travers de la portière fermée.

Papa et Cheryl sont assis côte à côte sur le canapé. Cheryl, c'est la plus proche voisine de papa. Quand elle a vu la voiture de police, elle a immédiatement rappliqué. Le shérif a droit au meilleur fauteuil, celui dans lequel papa s'installe habituellement pour lire, le soir. Un lampadaire est placé juste à côté, pour que papa ne se casse pas les yeux, et le fauteuil est orienté vers la croix, pour rester pieux en tout instant.

Sur une étagère derrière le canapé trône une figurine en plastique de l'Enfant Jésus, une décoration de Noël bon marché que papa a toujours

exposée tout au long de l'année, d'aussi loin que je me souviens. À côté de l'étagère est suspendue une autre image du Christ, cette fois-ci un portrait le représentant coiffé de sa couronne d'épines, le visage humblement incliné. La toile est l'œuvre d'un peintre local davantage mû par sa ferveur chrétienne que par un véritable talent ; on dirait que Jésus a un nid d'oiseau dans les cheveux.

Le shérif baisse résolument les yeux sur papa, qui a les mains jointes sur ses genoux et un mélange de confusion et de méfiance dans le regard, alors que son hôte n'a pas encore ouvert la bouche. Toute sa vie, papa a été obsédé par la bienséance, mais rien n'aurait su le préparer à une visite du shérif par un banal dimanche après-midi. Peut-être s'inquiète-t-il déjà de ce que diront les voisins.

— *Sir*, amorce le shérif. J'ai une nouvelle extrêmement difficile à vous annoncer. C'est avec le plus grand regret que je vous informe que votre fille Henny est décédée il y a quelques heures, victime d'un accident de la route aux abords du motel.

— Du motel, répète papa.

— Seigneur Dieu, s'étrangle Cheryl en se couvrant la bouche d'une main.

— Seigneur..., souffle papa, comme pour se rattraper de sa réaction initiale.

— Si je peux faire quoi que ce soit pour vous..., poursuit le shérif.

Le silence emplit la pièce. Je fais les cent pas sur le parquet du salon. Je n'ai rien à faire ici.

Je devrais être dans la Redwood Cabin, avec Michael.

Ou, si j'étais sérieuse, à la réception pour prendre la relève de MacKenzie. Même si la vieille horloge de papa ne tourne plus depuis des années, je sais que je suis très en retard. MacKenzie a déjà passé tout le week-end à travailler pour me rendre service.

— Henny a toujours été une fille si gentille, dit soudain papa. Elle faisait toujours ce qu'on lui demandait. De tous les enfants de la rue, aucun n'était aussi poli et bien élevé que ma petite Henny. C'est la vérité, il n'y a pas que moi qui le dis. Vous pouvez poser la question à n'importe qui.

Le shérif louche de nouveau du côté de l'Enfant Jésus.

— Comme je viens de vous le dire, si je peux vous venir en aide, de quelque manière que ce soit...

Le regard de papa oscille d'un air impuissant entre Cheryl et le shérif.

— Je... je suis désolé, mais je crois que j'ai oublié comment on fait.

— *Sir ?*

— J'ai enterré mes parents, ma femme et ma belle-mère. Mais je ne sais plus comment on fait...

— Ne vous en faites pas, les pompes funèbres vous aideront, assure le shérif.

MacKenzie ! me dis-je subitement. *Elle*, elle saura quoi faire. Il suffit que je la trouve, que je puisse lui parler, que je lui explique ce qui m'est arrivé.

— À... à quoi ressemble-t-il ? Le corps. Henny, je veux dire.

— Elle n'a pas souffert.

— Elle était si mignonne quand elle était petite, se souvient papa. Et elle écoutait toujours quand on lui disait quelque chose.

*Elle n'a pas souffert.*

Voilà bien la plus stupide des platitudes qu'on peut préférer, pensé-je en marchant à grands pas en direction du motel. En plus c'est absolument faux.

Je n'ai peut-être rien senti quand le camion m'a percuté, mais je peux vous dire que j'ai mal en ce moment.

MacKenzie ne se trouve pas à la réception. Ni au diner. Elle n'est pas non plus dans sa chambre. J'inspecte tout le motel sans prendre note du moindre détail. Après coup, je ne me rappelle même pas qui tenait la réception : l'unique pensée qui m'a traversé la tête était « pas ici ».

La dernière fois que nous nous sommes vues, nous nous sommes un peu disputées, mais dans l'immédiat je brûle de la retrouver. Je veux qu'elle me tapote l'épaule, un geste à la fois rassurant et dédramatisant. Elle ne minimiserait pas mes sentiments, jamais de la vie, seulement mes problèmes. *Ne t'en fais pas, tout ira bien. Je m'en occupe. Ce n'est pas si grave. Allons, Henny, tu ne vas pas te laisser abattre par si peu ?*

MacKenzie trouve toujours une plaisanterie adaptée à chaque occasion ; peut-être qu'elle arrivera même à rire de cette débâcle.



*Henny, est-ce que tu as essayé de faire la course avec un camion ?*

*Au moins, tu n'auras plus besoin de faire le ménage dans le motel. Tu as été promue pour l'éternité.*

*Tu es partie là où Netflix ne pourra pas te suivre.*

Un jour, alors que j'étais clouée au lit par la grippe, avec quarante degrés de fièvre, et que j'avais à peine la force de sourire à ses blagues, elle a repoussé une de mes mèches de cheveux. Tout doucement, du bout des doigts, une caresse presque imperceptible mais ô combien apaisante. Pourtant, le caractère de MacKenzie est tout sauf maternel. Une telle attention était un présent de sa part, un geste inattendu, certainement pas quelque chose qu'elle faisait tous les jours.

« Comment tu te sens, ma chérie ? » m'a-t-elle demandé lorsque j'étais malade, le bout de ses doigts frais posé sur mon front.

En cet instant, je ne souhaite rien d'autre au monde.

L'atmosphère était bien différente, la dernière fois qu'on s'est vues. Samedi dernier. *Hier*. Pour la seconde fois du week-end, je lui ai demandé de prendre ma place à la réception. Et cette fois elle en connaissait la raison. Je suppose qu'elle avait consulté le registre des réservations. Elle a voulu me faire redescendre sur Terre, mais j'ai refusé de l'écouter.

— C'était il y a quinze ans, raisonnait-elle. Vous n'êtes plus les mêmes personnes qu'à

l'époque. Tu ne sais même pas pourquoi il est de retour, ni combien de temps il va rester. La dernière fois, il est parti sans même te dire au revoir.

— Michael est ton ami, à toi aussi, lui ai-je rappelé.

— Ce n'est pas le propos. Je ne le connais plus. Et toi non plus.

— Pourquoi tu ne veux pas me laisser être heureuse ? Quelle importance, si ça ne mène à rien ? Il est ici en ce moment, MacKenzie. Il est revenu.

— Qu'est-ce que tu t'imagines ? Qu'il va passer le week-end ici, puis revenir habiter dans cette ville perdue au milieu de nulle part, qu'il a toujours détestée ? Ou bien tu crois que vous allez passer un super week-end ensemble, et que tu pourras le regarder repartir sans avoir de nouveau le cœur brisé ? Tu crois vraiment que tu pourras te contenter d'une romance de deux jours ?

— Tu peux me remplacer, oui ou non ? ai-je demandé.

MacKenzie a croisé les bras.

— Bon, d'accord, ai-je soufflé. Je vais tenir la réception, dans ce cas. Si c'est ce que tu veux.

— Henny...

Je suis donc restée assise là, désœuvrée et bouillonnante de mécontentement, pendant que Michael, *mon* Michael, se trouvait à moins de cinq cents mètres de moi. Pourtant, au bout d'une demi-heure, MacKenzie est revenue et a esquissé un geste las qui voulait tout dire.

Je me suis éclipsée sans lui laisser le temps de changer d'avis, j'ai enfilé mon jean préféré et mon chemisier favori, celui à pois rouges, et j'ai couru jusqu'au cabanon en m'efforçant de conserver un rythme cardiaque normal.

Et je ne l'ai plus revue depuis.

Je repère sa voiture garée devant le Timber, le bar que nous fréquentons tout le temps. La nuit est tombée pendant que je la cherchais ; les réverbères illuminent le parking désert.

Je traverse la porte sans réfléchir, puis je m'arrête et cligne des yeux dans la pénombre. Les tables en bois noir sont inoccupées, et il plane une odeur de transpiration et de bière éventée.

Buddy et deux autres habitués sont assis à leurs places usuelles au comptoir. Ils n'ont pas du tout l'air à l'aise et fixent leur bière comme s'ils craignaient qu'elle disparaisse s'ils la quittaient des yeux.

La rumeur de ma mort est déjà parvenue à leurs oreilles. Et dans les petites villes, les catastrophes sont considérées comme des maladies contagieuses.

Mais c'est aussi une question de respect. Le chagrin nous met à nu, et on fait alors preuve de pudeur en détournant le regard. Comme lorsque la mère de miss Jennie a perdu la boule et est sortie se promener en ville en sous-vêtements. Personne n'a rigolé. Les gens ont regardé ailleurs. Ils essayaient à tout prix de ne pas la voir dévaler Elm Street en pantoufles de lapin et dessous de dentelle (de *dentelle* !), tandis que

miss Jennie courait derrière elle, brandissant un manteau que sa mère rejetait sans cesse.

MacKenzie est seule devant la cible de fléchettes, tout au fond de la salle. Une bière est posée près d'elle, mais elle n'en boit pas. Elle porte l'une de ces chemises pour homme trop grandes qu'elle adore, en flanelle devenue lisse comme la soie après toutes ces années. Bien que ses manches soient retroussées, elles demeurent un peu trop longues. De temps à autre, elle doit secouer son bras pour dégager sa main, un geste inconscient tellement banal et familier que, l'espace d'un instant, tout va bien dans mon univers. Les choses sont revenues à la normale, je vais simplement commander une bière et aller lui tenir compagnie.

C'est alors que je remarque à quel point son corps est tendu. Tel un animal figé en pleine fuite, chaque muscle, chaque tendon est douloureusement crispé. Lorsqu'elle lance enfin sa fléchette, j'éprouve un soulagement.

Le projectile frappe la cible trop fort et tombe au sol.

MacKenzie ne s'en inquiète pas. Je ne suis même pas sûre qu'elle l'ait remarqué.

Elle lance la fléchette suivante. Scott Lively, ou du moins ce qu'il en reste, perd une oreille.

— Je lui ai offert un sac à dos quand elle avait neuf ans, déclare-t-elle soudain.

Je ne sais pas à qui elle s'adresse. Buddy et ses camarades tressaillent.

— Vous le saviez, ça ? C'était le cartable le plus pitoyable qu'on puisse imaginer. En tissu, d'une couleur violette dégueulasse. Pas de motif

d'un personnage de Disney, rien du tout. Le plus bas de gamme possible.

Pour la première fois de la soirée, je souris. Je m'en souviens très bien.

— Et les cartables, c'était très important à l'époque. Tous les autres dans la classe en recevaient un nouveau avant chaque rentrée. Henny aussi. Mais ça, je ne le savais pas quand je l'ai acheté.

On entendrait voler une mouche. J'ai l'impression qu'ils essaient tous de glisser le long des murs ou de se fondre dans le comptoir. Même Bruce Springsteen n'ose pas chanter. Le fidèle compagnon de Buddy, un vieux magnétophone, est débranché.

— Je voulais juste lui faire un cadeau. Stupide, pas vrai ? Mais au moment où j'allais le lui offrir, j'ai vu que son père lui en avait déjà acheté un. Un grand et beau cartable, avec un motif. J'ai oublié ce que c'était, mais certainement un truc à la mode auprès des gamins cette année-là. La Belle et la Bête, la Petite Sirène, quelque chose du genre. Il trônait là dans le couloir, brillant et tout neuf, et je peux vous dire que mon cadeau avait l'air ridicule à côté. Je l'avais déjà emballé, je pouvais plus dire que je l'avais acheté pour moi.

Nouvelle fléchette. Elle manque complètement la cible et se plante dans le mur.

Je m'appuie à la table, celle sur laquelle je m'assieds toujours quand MacKenzie joue aux fléchettes, blottie dans un coin et hors de la ligne de tir.

— Et vous savez ce qu'elle a fait, cette idiote ? lance-t-elle d'une voix grave et presque confuse. Elle a porté mon pathétique cartable à l'école tous les jours, pendant plusieurs années.

MacKenzie se tait, comme si elle réalisait soudain où elle se trouve, et qu'elle parle sans raison à voix haute. Sa main tremble quand elle saisit son verre de bière.

— MacKenzie..., lui dis-je, sans obtenir la moindre réaction.

Rien n'y fait. Ils ne peuvent plus m'entendre.

J'avance vers elle et pose mes mains sur ses épaules. Je veux la secouer, la *forcer* à me voir, à rire de nouveau, à redevenir la bonne vieille MacKenzie que je connais, la dure à cuire.

— Je vais tout arranger, lui dis-je. Je te le promets. Je trouverai un moyen. Tout rentrera dans l'ordre.

Sur ce, je fais volte-face. Je ne supporte soudain plus de voir son visage inexpressif. Je raisonne.

— Je ne peux pas être morte. J'ai à peine commencé à vivre.

Buddy nous conduit à la maison. Il fait bien deux mètres de haut et pèse au bas mot cent cinquante kilos, mais cela ne l'a pas empêché de trembler un peu lorsqu'il a refusé de laisser MacKenzie prendre le volant.

— Ça se fait pas, de laisser ses amis conduire bourrés, a-t-il marmonné en fixant le bout de ses chaussures.

Buddy, c'est l'homme à tout faire, en ville comme au motel. Tout ce qu'on n'arrive pas à

faire nous-mêmes, il peut s'en occuper. Il connaît toujours un type qui peut lui prêter le bon outil. Mais il ne peut pas réparer MacKenzie. Je lis dans son regard à quel point il aimerait arranger cela avec un chariot élévateur ou une scie à métaux, mais il est impuissant. MacKenzie n'ouvre pas la bouche de tout le trajet, et quand Buddy quitte le parking après nous avoir déposées, il a des sueurs froides.

MacKenzie monte dans sa chambre et se laisse tomber sur son lit, sans parvenir à dormir. Elle se retourne sans cesse, tandis que je lui tiens silencieusement compagnie.

Je suis assise sur le rebord de la fenêtre, dans une pièce à l'ambiance de plus en plus claustrophobe et angoissante. Je l'ai laissée seule tout le week-end ; je ne peux pas l'abandonner maintenant.

J'aimerais tellement tendre la main et toucher son front du bout des doigts. *Comment tu te sens, ma chérie ?* Inversion totale des rôles. Tout aussi inconcevable que le fait que je lui parle sans qu'elle m'écoute.

Je me laisse glisser au sol, subitement épuisée. Je n'ai plus envie de penser.

Un mal de tête me vrille le crâne, comme si j'avais passé des heures à retourner un problème insoluble dans tous les sens. *Si un train quitte la gare de... J'ai l'impression que mon cerveau gonfle et surchauffe, qu'il cogne contre mon front. Je veux tout éteindre et faire une pause. Si un corps part en ambulance dans une direction, et que l'âme monte dans une voiture de police...*

Je finis par la laisser seule. Mes pieds trouvent le chemin dans les ténèbres sans mon assistance. Je marche en direction de la Redwood Cabin sans avoir pris la moindre décision. C'est là que se trouve Michael, et c'est là que je me trouvais il n'y a même pas vingt-quatre heures, en vie et heureuse comme jamais.

J'essaie de faire preuve de courage, j'essaie vraiment, mais c'est difficile, quand vous ne savez même pas ce qui vous arrive. Et cela n'arrange rien de baigner dans un milieu si familier qu'il en devient moqueur. J'entends le vent siffler entre les bouleaux, mais je ne le ressens pas. Je me promène seule au beau milieu de la nuit, vêtue uniquement d'un léger chemisier et d'un jean, et je n'ai pas du tout froid.

Un rayon de lune argenté se reflète sur la surface noire du ruisseau. Au-delà se dessinent les formes compactes et sombres des montagnes.

Michael dort ; sa respiration est profonde et régulière. La lumière lunaire éthérée s'insinue par la fenêtre, entre les rideaux tirés, pour tomber sur le lit. Il est couché sur le côté, et je ne vois que sa pommette, son œil et sa narine gauches, ainsi que la moitié de sa bouche, légèrement entrouverte. Il ronfle, mais s'interrompt lorsque je viens me blottir contre son dos.

Je colle mon visage dans sa nuque, et j'éprouve un soulagement inouï de pouvoir encore sentir son odeur.

— Figure-toi qu'il m'est arrivé une drôle de chose aujourd'hui, Michael...



Autrefois,  
Boise était une ville côtière,  
et les vagues de la Panthalassa  
s'échouaient sur les plages de l'Idaho

Au commencement, nous n'existions pas.

Michael me racontait souvent l'origine de notre planète. Il y a quatre milliards d'années et demi, la Terre n'était qu'une sphère de lave en fusion, recouverte de flammes, de fumée et de ténèbres. Toute vie y était impossible, m'assurait-il, mais il ne semblait pas le déplorer. Dans son univers, rien n'était plus important que les pierres.

Nous avions dix-sept ans, Michael n'était pas encore parti pour l'université, et n'avait pas encore débuté son existence nomade de géologue de terrain. Mais il savait déjà tout sur la géologie de l'Oregon. Les roches étaient son premier amour.

— Et nous, on était où ? lui demandais-je.

— Nous ?

— L'Oregon.

L'Oregon n'existait pas. Au commencement, nous n'existions pas. Il y a des centaines de

millions d'années, toutes les terres émergées formaient un unique supercontinent, la Pangée, qui s'étendait d'un pôle à l'autre. Là où se trouve actuellement l'Oregon, il n'y avait que de l'eau. Celle de la Panthalassa, l'océan global qui rassemblait l'intégralité des océans actuels. Et ses vagues s'échouaient sur les plages de l'Idaho. Boise aurait été une ville côtière.

S'il nommait l'Idaho et Boise, c'était juste pour me faire rire. Mes tentatives obstinées de calquer notre insignifiante géographie actuelle sur l'histoire monumentale de la Terre l'attendrissaient.

Nos immenses montagnes, les monts Klamath, au centre de l'Oregon, et les montagnes Bleues, ici chez nous, n'étaient que des volcans épars. Certaines terres qui nous entourent aujourd'hui reposaient encore au fond de la mer. En se promenant au bord de la Pine River, on peut toujours apercevoir des vestiges de ces volcans : baies peu profondes, cours d'eau et récifs coralliens.

— Il y avait des arbres ? demandais-je, et Michael se mettait à rire.

Il était peut-être passionné par les pierres, mais moi, je voulais quelque chose de vivant, de changeant.

— Les pierres changent aussi, Henny.

J'aimais tellement écouter Michael parler de géologie. J'adorais sa vision double de l'espace et du temps : il pouvait se tenir sur les berges glacées de la Pine River, au milieu des pins et des montagnes, et voir des récifs de corail.

Je voulais toujours sauter l'extinction Permien-Trias, puis les dinosaures, puis *leur* extinction, et passer en accéléré quelques millions d'années, jusqu'à retrouver nos montagnes et nos arbres à nous.

— À nous ?

— Pine Creek.

Je voulais passer aux montagnes réduites en sable qui ont fourni le béton pour les fondations du motel, aux arbres qui ont poussé et ont été abattus pour former les planches des cabanons que nous avons construits ensemble cet été-là, quand Michael m'a expliqué que nous n'exis-tions pas au commencement des choses.

## Le vol PA1284 pour le paradis est annoncé avec un retard de...

Je n'ai jamais su gérer les situations de crise, et toute cette histoire autour de ma mort ne fait naturellement pas exception.

Je passe la nuit allongée auprès de Michael, à réfléchir à tout ce que j'aurais dû faire autrement. Je dresse une liste, comme lui le ferait.

Première erreur : je n'aurais pas dû laisser mon corps s'en aller sans moi. Quelle erreur de débutante. Comment vais-je faire maintenant, pour flotter au-dessus de mon enveloppe charnelle dans une chambre d'hôpital, avant de revenir soudain à moi et d'ouvrir les yeux ?

Je ne suis pas tout à fait certaine que cela fonctionne ainsi, mais c'est ce qui me vient directement à l'esprit, quand je pense à tous ces films sur l'au-delà. Les héros gisent sur un lit d'hôpital, plongés dans le coma, mais ils finissent toujours par trouver un moyen de revenir à la vie. Boum, c'est un miracle, tout le monde est

heureux, envoyez une chanson sentimentale et lancez le générique. C'est comme ça que ça se passe, dans *Le ciel peut attendre*, non ?

En tout cas, je n'ai jamais entendu quelqu'un ayant posé un pied de l'autre côté raconter qu'il avait fait un tour au pub du coin.

D'ailleurs, à ce sujet, erreur numéro deux : j'aurais dû directement chercher la lumière du regard.

N'est-ce pas ce que racontent tous ceux qui ont vécu une telle expérience ? Ils sont morts, ils ont vu la lumière, ils sont revenus, ils ont rouvert les yeux et ont découvert les visages soulagés de leurs proches. Et après leur retour ils ne racontent pas qu'ils ont vu une vieille pancarte de motel moisie, où le *e* de *Ouvert* manquait. Ça, c'est sûr.

Ce n'est pas vraiment cette lumière que j'espère voir, mais il s'agit peut-être d'un processus en deux temps : d'abord atteindre la lumière, pour ensuite pouvoir revenir.

Je la cherche autour de moi sans me lever du lit, mais j'ai comme l'impression d'avoir loupé le coche. Pourtant, en toute logique, cette fameuse lumière devait être assez brillante pour que je la remarque immédiatement, même en étant encore sous le choc et distraite par les voitures de police, les sirènes et ce pauvre chauffeur de camion, non ?

Je serre les bras autour de mes propres épaules et m'efforce de me concentrer sur la respiration de Michael.

Il ne sait même pas que je suis morte. Il n'a aucun contact avec qui que ce soit en ville ; à

moins que MacKenzie lui ait immédiatement passé un coup de fil pour le prévenir quand elle a appris la nouvelle, je ne vois pas comment il pourrait être au courant. Et je ne pense pas que ce soit le cas. Je ne crois pas qu'elle puisse se résoudre à prononcer ces mots à voix haute.

Et pour finir, la plus grosse erreur de toutes : évidemment, je n'aurais pas dû me jeter sous les roues d'un camion. Si seulement j'étais partie de ce chalet quinze minutes plus tard. Disons une heure, pour avoir le temps de faire l'amour encore une fois. Et j'aurais pu prendre le petit chemin au lieu de la grande route, pour plus de sûreté.

Je ne me serais pas fait écraser là-bas aussi, quand même ?

Bah, je ne m'y connais pas assez en philosophie ou en théologie pour réfléchir à cela. Peut-être que le temps que nous passons sur Terre est déterminé à l'avance. Peut-être que, là-haut, quelqu'un a mesuré ma vie et s'est dit : « Voilà, ce sera tout pour Henny. Pas de prolongation. Désolé, on ne sert plus. Un dernier week-end avec Michael en guise de réconfort, mais ensuite c'est terminé, d'accord ? » Si ça se trouve, le week-end avec Michael était même une sorte de blague cruelle. Qui sait ?

Peut-être que je me serais tout simplement pris les pieds dans une racine et éclaté le crâne contre une pierre, si j'avais emprunté l'autre chemin.

*Il n'y a pas de logique à chercher, aurait dit Michael.*

Et MacKenzie de renchérir : *Parfois il arrive des malheurs. C'est comme ça.*

Le fatalisme a beau ne pas être très réconfortant, c'est toujours moins énervant que le concept de volonté divine.

Si Dieu existe, il ne s'est même pas encore rendu compte que je suis morte. Et tant mieux, peut-être. Le paradis aurait été trop grand et intimidant pour moi. J'aurais perdu ma langue, au milieu de tous ces inconnus. Et je ne suis carrément pas assez cool pour aller en enfer.

MacKenzie aurait bien mieux su comment gérer ça que moi. Elle, elle aurait vu cette fichue lumière, ou elle aurait trouvé sa propre voie. Elle serait montée au ciel, fascinée par cette nouvelle expérience.

À condition de ne pas avoir été précipitée en enfer, naturellement. Ça, ça l'aurait fait braire. *Cheryl Stone va être insupportable quand elle saura qu'elle avait raison à mon sujet*, se serait-elle lamentée. Enfin, elle aurait trouvé du réconfort dans la certitude que Cheryl Stone l'y rejoindrait tôt ou tard.

Peut-être que je suis tout simplement piégée dans la salle d'attente d'un genre d'aéroport existentiel ?

*Vol EN0847 pour l'enfer : en retard.*

*Vol PA1284 pour le paradis : en retard.*

Ça ne me paraît pas très crédible. Il y aurait eu des plaintes.

Le diner est noir de monde. C'est chez nous qu'on sert le meilleur petit déjeuner de tout Pine

Creek, et aujourd'hui les plats sont agrémentés d'une fraîche dose de tragédie. Il n'y a pas que les œufs et le bacon qui crépitent : l'air même semble grésiller, à mesure que la rumeur se répand.

Le restaurant consiste en une pièce longue et étroite, avec des banquettes le long des fenêtres, des petites tables au centre et des tabourets hauts devant le bar, où les clients peuvent voir Dolores assurer le spectacle en cuisinant ou, comme aujourd'hui, en pleurant à chaudes larmes. L'endroit est tellement bondé que certains doivent rester debout dans l'allée entre les tables et les banquettes. D'autres se pressent derrière ceux assis au comptoir, pour passer commande par-dessus leurs têtes. MacKenzie laisse tomber la réception pour donner un coup de main.

Je la suis nerveusement du regard. Je ne sais pas si c'est une bonne idée qu'elle travaille aujourd'hui.

Déjà en temps normal, elle n'est pas une très bonne serveuse : elle accorde plus d'importance à commérer avec ses clients favoris qu'à se rappeler les commandes des étrangers. Cette fois, c'est encore pire.

Je marche à côté d'elle et lui caresse maladroitement le bras, comme j'essaierais de calmer un cheval agité, sans le moindre effet. Elle brandit la cafetière devant elle tel un bouclier, remplissant les tasses au hasard sans même faire semblant de prendre les commandes.

— Mais non, j'avais du thé ! proteste un homme âgé.



Promptement, un autre secoue la tête et vient s'asseoir à côté de lui pour lui expliquer l'ampleur du drame qui nous affecte.

— À peine plus de trente ans... elle a travaillé ici toute sa vie... elles étaient très proches...

— D'accord, mais qu'est-ce que je fais de mon thé, maintenant ?

Si MacKenzie entend ce qui se dit, elle ne le montre pas. Son visage dépourvu d'expression fait tellement froid dans le dos que les gens s'écartent spontanément de son chemin.

Alejandro, le fils de notre cuisinière Dolores, a trouvé une parade consistant à se faufiler derrière elle. Nous formons une équipe : moi, je marche à côté de MacKenzie, lui caressant constamment le bras, tandis qu'il reste un pas en arrière, pour intervertir les tasses de café et rectifier les commandes si besoin. MacKenzie ne se doute de rien.

Les clients la regardent d'un air gêné quand ils pensent qu'elle ne les voit pas. Son expression opiniâtre les met bien plus mal à l'aise que les pleurs hystériques de Dolores qui s'échappent parfois de la cuisine. La clientèle connaît bien Dolores. Ses états d'âme ne font que sublimer le petit déjeuner ; lorsqu'elle est submergée par ses émotions, elle atteint le sommet de son art. Quelques larmes dans les œufs brouillés, ce n'est guère surprenant vu la situation. En revanche, l'apathie glaciale, ça, ça leur fait peur.

Clarence, qui réside au motel depuis plusieurs années, sort sa flasque de sa poche et

verse quelques gouttes dans son café. En temps normal, il ne fait jamais ça avant dix heures.

*À la tienne, Clarence.*

Le gros des clients finit par quitter les lieux. Il ne reste plus qu'un type de passage, qui ne comprend pas les raisons de toute cette agitation. Quand MacKenzie passe à sa hauteur, il l'attrape par le bras.

— Excusez-moi, madame, dit-il d'une voix geignarde. J'ai commandé des pancakes.

MacKenzie baisse les yeux sur sa main. Il la retire promptement.

— Et on vous a servi un burrito, répond-elle.

Il la fixe d'un air insistant, persuadé qu'elle va s'excuser et rectifier son erreur. MacKenzie se met à sourire, tel un loup découvrant ses crocs devant une proie, et l'homme recule aussi loin que lui permet la banquette.

— J'espère que vous vous régalez ! lui souhaite-t-elle avant qu'Alejandro lui prenne prudemment la cafetière des mains pour la poser sur une table libre.

— Mais... mes pancakes !

— Mangez votre foutu burrito ! aboie MacKenzie alors qu'Alejandro la prend par les épaules pour l'escorter hors du diner.

La construction du motel des Pins perdus remonte à une époque où les routes et l'asphalte constituaient des merveilles de la technologie, quand les voitures étaient une nouveauté palpitante, et la nature d'un ennui total. C'est pourquoi toutes les fenêtres donnent sur le parking.

Ce motel est le fruit d'un désir d'aventure, j'en suis convaincue. Il y a des rêves entre ces murs, dans les couleurs délavées, dans les chambres mal éclairées et dans les rideaux qui commencent à s'effiloche. Ici, des gens ont trimé et se sont battus, et cela mérite au moins le respect.

C'est le genre de motel qui a toujours manqué d'argent ou de personnel. Les rideaux ont été cousus à la main par le propriétaire précédent, parce qu'il était trop cher d'en acheter de nouveaux, faits sur mesure. Les murs, c'est Michael, MacKenzie, Camila et moi qui les avons peints, à l'époque où tout n'était encore qu'un jeu et où on ne réfléchissait pas trop à la nécessité d'être rémunérés.

Le motel forme un L horizontal, dont la longue barre est constituée d'un bâtiment à deux étages comptant à peine une trentaine de chambres. Numéros pairs en bas et impairs en haut. Toutes les chambres sont équipées d'une bouilloire, et environ la moitié d'un four micro-ondes. Si on a de la chance, les ventilateurs et la climatisation fonctionnent tous deux.

Ce milieu accueillant et bien connu me remonte le moral. Je ne peux plus rien faire au sujet des erreurs que j'ai commises de mon vivant. La question, c'est de savoir ce que je vais faire *maintenant*.

Évidemment, là non plus, je n'ai pas de réponse. Ce qui ne m'empêche pas de courir après MacKenzie, alors qu'elle traverse le parking en direction de la réception. Il n'y a qu'une

seule voiture garée le long du bâtiment. Du côté opposé, l'enseigne en néon semble encore plus terne sous le soleil.

— Génial. Juste génial, merde ! maugrée MacKenzie.

À peine est-elle entrée qu'elle décoche un coup de pied dans le canapé.

Il a beau être vieux, élimé et inconfortable, il ne lui a rien fait de mal. La lampe placée à côté est tout aussi innocente, mais elle récolte quand même un coup. La déchirure sur l'abat-jour rose crasseux était déjà là avant. Si les brochures vantant les attractions touristiques locales sont froissées et abîmées, c'est à cause de leur âge, pas parce que les clients les ont frénétiquement feuilletées. Elles tombent tristement par terre quand MacKenzie frappe le présentoir.

— Rah, fait chier ! écume-t-elle. Putain de bordel de merde !

Le mur se prend un coup de botte.

Elle se laisse glisser sur la chaise du bureau. Pendant plusieurs minutes, elle reste assise à regarder droit devant elle, comme si elle avait oublié ce qu'elle fait là. Puis elle se penche en avant et entreprend de se cogner la tête contre le bureau. Lentement et méthodiquement. Je tressaute à chaque impact.

Elle finit par se redresser et passe un coup de fil à Alejandro pour lui demander de prendre sa place à la réception.

— Bien sûr, répond-il sans la moindre hésitation. Tout ce que tu veux. Pas de problème. Il suffit de demander.

MacKenzie pose de nouveau le front sur la planche. Les yeux clos, elle presse encore le téléphone à son oreille.

— Il faut que j'annonce la nouvelle à Michael, soupire-t-elle.

MacKenzie avance lentement et à contre-cœur en direction de la Redwood Cabin. Elle jette constamment des regards par-dessus son épaule, comme pour se rappeler qu'elle peut toujours faire demi-tour. Je marche à côté d'elle d'un pas mal assuré.

Elle rejoint Michael à l'arrière du cabanon. Il contemple les montagnes, de l'autre côté de la rivière, et il a l'air... bon Dieu, il semble *heureux*. Bien reposé, bronzé et libre de tout souci.

J'ai vu juste. Il n'est pas au courant. Vu l'agitation qui régnait au petit déjeuner, la nouvelle de ma mort a déjà fait le tour de la ville, mais lui n'a de contact avec personne. Son visage est paisible et détendu, son regard vif et espiègle, son corps robuste et débordant d'énergie. Pour lui, ce n'est qu'un matin ensoleillé parmi tant d'autres.

Je me tourne brusquement vers MacKenzie et étends les bras pour l'empêcher de passer.

— Ne lui dis rien ! Tu vas lui faire de la peine, c'est tout. On peut bien avoir encore un jour de répit, non ? Demain. Tu pourras lui dire demain, si c'est absolument nécessaire.

MacKenzie ne semble pas avoir plus envie que moi de passer à l'acte. Elle reste là à hésiter, jusqu'à ce que Michael remarque sa présence.

— MacKenzie ? s'étonne-t-il en souriant.

*Une rencontre inattendue mais plaisante avec une vieille amie*, se dit-il certainement.

Elle ne lui rend pas son sourire.

Il étudie ses traits dépourvus de toute expression. C'est la première fois qu'ils se voient depuis quinze ans.

— C'est à propos de Henny ? hasarde-t-il.

MacKenzie a l'air soulagée.

— Comment l'as-tu appris ? demande-t-elle. Est-ce que quelqu'un... ?

— Je suppose que tu as peur que je la blesse ? Tu es venue ici pour me demander de foutre le camp et de la laisser tranquille ?

— Bon sang, Michael...

— Ou pour me demander ce qui me prend, de débarquer ici sans même vous prévenir ? J'espère que ce n'est pas pour ça que tu es venue, parce que je n'en ai pas la moindre idée. Je traversais simplement l'Oregon en voiture, et je n'ai pas pu résister.

Il lui lance un sourire charmeur, l'invitant à rire avec lui et à se moquer de lui en même temps.

— Allez, MacKenzie, c'est vraiment si grave ? On est toujours amis, pas vrai ?

— Tu peux pas la fermer deux secondes ?

— D'accord. Je suppose qu'on est plus amis, alors.

Mon regard oscille entre eux deux, déchirée par un besoin impérieux de faire quelque chose, de dire quelque chose, n'importe quoi qui puisse

l'épargner, qui puisse préserver son bonheur quelques minutes de plus.

— Si tu me laisses pas parler, j'arriverai jamais à dire ce que j'ai à dire, poursuit MacKenzie. Je sais pas, je peux pas... Il n'y a pas de bonne manière de l'annoncer.

— MacKenzie, qu'est-ce qui ne va pas ? Il s'est passé quelque chose ?

— Elle est morte. Henny est morte, tu comprends ?

Autour de nous, le monde est identique à ce qu'il était quelques secondes plus tôt. Le soleil brille. Le ruisseau gargouille. L'eau glaciale et cristalline reflète les rayons. Les montagnes se dressent en arrière-plan. L'odeur du romarin flotte dans l'air. Mais Michael n'est plus conscient de tout ça. Son visage, blanc comme un linge, est terrifiant.

Ses mâchoires sont tellement crispées que j'ai mal rien qu'à les voir. Bras, cuisses, poings... tous ses muscles semblent tendus à l'extrême, comme s'il cherchait quelque chose pour se défouler, un truc sur lequel taper, encore et encore.

Avec un effort quasi surhumain, il desserre juste assez les mâchoires pour articuler un seul mot.

— Comment ?

— Accident de la route. Un camion. J'en sais pas plus. Ed le shérif a téléphoné au motel.

— Quand ?

— Hier. L'accident s'est produit dans l'après-midi.

— Où ?

Un moment d'hésitation.

— Sur la route entre le cabanon et le motel.

Michael se tourne instinctivement vers le chalet. On dirait qu'il est sur le point de vomir.

— Elle repartait d'ici.

— Je suppose, oui.

— Elle était pressée. Elle avait trop traîné. Il fallait qu'elle retourne travailler.

— Ça n'a plus d'importance, maintenant.

— Elle a dit...

Il laisse sa phrase en suspens pour déglutir difficilement.

— Michael...

J'ignore qui de Mackenzie ou de moi prononce son prénom.

— J'aurais dû... Si je n'avais pas...

— Ce n'est pas ta faute, l'assure MacKenzie. Même si tu n'étais pas là, elle aurait pu revenir d'ici pour d'autres raisons. Et si on suit cette logique, ce serait tout autant ma faute. Elle devait prendre ma relève à la réception.

Michael nous a déjà tourné le dos. D'un seul coup, il explose, comme pour compenser toute son immobilité. Il rejoint l'avant du cabanon en courant, saute dans sa voiture, démarre en trombe et s'en va. Les pneus dérapent sur le gravier. Il disparaît avant que je puisse esquisser le moindre geste.

Je reste plantée là comme une idiote, à fixer le chemin.

— Tu es sûre que c'est une bonne idée, de travailler ? demande Alejandro tout en se levant



pour rendre sa place à MacKenzie derrière le guichet.

Sans doute craint-il plus qu'autre chose qu'elle ne s'effondre si elle reste debout. Les brochures sont à nouveau bien rangées sur leur présentoir, et la lampe est de retour à sa place.

— Pourquoi pas ? répond-elle.

— Tu ne ferais pas mieux... je ne sais pas, de te reposer, par exemple ? T'as pas l'air en forme.

— Ça ira. Qu'est-ce que tu veux que je fasse d'autre, de toute façon ? Je ne peux pas passer toute la journée au lit. Je péterais les plombs, sinon.

Alejandro hoche la tête, puis la laisse seule.

Je suppose que MacKenzie consulte les réservations, mais en louchant sur l'écran de l'ordinateur, je constate qu'elle est sur Facebook.

Elle parcourt une liste de différentes Camila Alvarez.

On ne l'a pas vue depuis presque quinze ans, mais certaines peuvent immédiatement être exclues. L'une est trop blanche. L'autre trop vieille. Celle-ci trop jeune. Chaque fois que MacKenzie tombe sur quelqu'un qui pourrait correspondre, elle lui envoie un message : Henny est morte.

Elle part du principe que ces trois mots auront de l'importance pour l'une d'entre elles.

*Henny est morte. Henny est morte. Henny est morte.*

## Redwood Cabin

Je doute fortement que Camila viendra, mais qui sait ? Je ne pensais pas non plus revoir un jour Michael, et pourtant il a débarqué vendredi dernier.

Soudain il se tenait devant moi, juste là. Il est tout simplement entré à la réception, comme s'il n'était jamais parti.

Nous étions tout deux surpris de nous voir, même si j'avais plus de raisons de l'être que lui. Il devait bien se douter qu'il tomberait tôt ou tard sur moi, en se pointant à mon motel. Pourtant, il s'est figé, ses deux sacs à dos en main.

Au début, après qu'il m'avait quittée, je rêvais souvent de le voir resurgir exactement de cette manière-là. Je tiendrais la réception comme n'importe quel autre jour de boulot, sauf que je serais particulièrement en beauté, que je porterais mon plus joli jean et que je serais super bien coiffée. Et lui, il me tiendrait à peu près ce

langage : *Henny. Tu m'as manqué. Je regrette d'être parti. Je ne peux pas vivre sans toi.*

— Henny, a-t-il dit.

Je ne portais pas mon plus joli jean.

Il se tenait trop près des portes automatiques, qui persistaient à vouloir se fermer pour se rouvrir chaque fois, jusqu'à ce qu'il avance d'un pas. Lâchant ses sacs, il a balayé la pièce du regard.

— Je... Désolé, j'aurais dû...

Ses yeux ont glissé sur le présentoir à brochures informatives au sujet du comté de Pine Creek et de l'Oregon, pour se fixer ensuite sur le tableau suspendu au-dessus du guichet, œuvre d'un artiste de Baker City. De toute évidence, cette huile sur toile représentant Hells Canyon au coucher du soleil était absolument fascinante. Il a passé un long moment à l'observer.

Pensée déprimante : je devais bien m'intégrer à la réception. Grises, inoffensives, quelconques, nous n'avions pas changé d'un poil ; nous avons seulement vieilli et subi les ravages du temps depuis la dernière fois qu'il nous avait vues. J'ai tenté de me lisser les cheveux et m'en suis voulu de ne pas avoir ordonné les brochures ce matin. Et de ne pas avoir passé l'aspirateur. De ne m'être pas maquillée.

Il a souri, l'air à la fois gêné et confus.

— J'aurais dû préparer mon discours, pas vrai ?

Je me souviens du bruit que faisait mon cœur en cognant contre ma cage thoracique. *Boum-boum. Boum-boum. Boum-boum.* Aujourd'hui,

quand j'y repense, je trouve cela apaisant, mais sur le moment je me suis dit que mon corps réagissait toujours instantanément au sien, malgré les quinze années qui s'étaient écoulées.

— Et je ne devrais pas avoir l'air si choqué. Je *voulais* te voir. C'est juste que... Je n'ai pas réfléchi.

— Ça se voit, ai-je répondu en songeant avec satisfaction que c'était exactement ce qu'aurait dit MacKenzie.

— Je suis venu prendre une chambre. Enfin, tu l'avais deviné. Sinon, qu'est-ce que je ferais à la réception avec mes bagages ?

— Tu passais peut-être juste dire bonjour en allant voir tes parents ?

— Oh que non. Certainement pas.

— Effectivement, dans ce cas-là tu ne devrais pas être aussi surpris de me voir ici.

— Je ne suis pas surpris, seulement...

— Choqué.

Il s'est remis à sourire.

— Je n'ai pas réservé de chambre.

— Je sais.

Croyait-il réellement pouvoir placer une réservation sans me faire tiquer ?

Nous avons des chambres libres, naturellement. Rien n'avait changé en son absence. La réception et moi, nous étions restées là à amasser la poussière, depuis son départ.

J'ai donné la Redwood Cabin à Michael. S'il repensait à la nuit que nous y avons passée quinze ans plus tôt, il ne l'a pas laissé

transparaître. Je l'ai accompagné sur place. Après que j'ai ouvert la porte, il a pris la clé et a inspecté les environs avec un air beaucoup trop détaché pour être honnête.

Le revoir maintenant qu'il était adulte, c'était comme obtenir la réponse à la question qu'on se pose quand on est petits : *Comment on sera, quand on sera grands ?* Voilà comment on sera. Mieux définis. Avec des rides autour des yeux, à force de rire ou d'avoir le soleil et le vent dans la face.

Il était en quelque sorte un étranger que je pensais encore connaître. Quelques cheveux gris apparaissaient à ses tempes, et des rides profondes cerclaient ses yeux, mais cela ne faisait qu'accentuer son charme. Ses cils étaient toujours ridiculement longs et foncés, et sa peau bronzée faisait ressortir ses iris bleu ciel. Dans mon souvenir, ils étaient plus gris et moins chaleureux ; peut-être était-ce le comique et la maladresse de la situation qui leur prêtaient cet éclat.

Le portrait qui ornait son livre ne lui rendait pas justice. J'avais bien dû trouver un moyen de garder un œil sur lui pendant toutes ces années. Je savais déjà qu'il était devenu géologue, comme il l'avait prévu, et qu'il avait fait le tour du monde pour visiter les endroits merveilleux dont il rêvait étant jeune. Ensuite, il avait rassemblé tout son amour pour le monde minéral et l'avait injecté dans l'écriture d'un livre de vulgarisation scientifique intitulé *Vie et habitat des pierres fantastiques*. Quelques semaines plus tard, on le voyait partout. Sur la *New York*

*Times Best Seller list*, dans le magazine *People*, et même sur quelques plateaux télé.

Et maintenant, il était là. Dans mon cabanon. Nous restions tous les deux dans le vestibule, juste à côté de la porte d'entrée. Ça sentait le bois et les vieux tapis.

— J'ai lu ton livre, ai-je soudain déclaré.

Il avait l'air ravi, mais aussi un peu gêné.

— C'était comme t'écouter à nouveau parler après toutes ces années, ai-je poursuivi. J'entendais ta voix dans toutes les anecdotes sur les roches. J'avais l'impression d'être avec toi, malgré tout.

— Henny...

Je suis passée dans la pièce suivante. La situation me mettait mal à l'aise et me poussait à adopter un ton un rien sévère.

— La cuisine, annonçais-je. Gazinière, frigo, couverts dans ce tiroir, casseroles et poêles dans le placard. Il y a un peu de thé et de café. La chambre à coucher est par là.

Je bondissais d'une pièce à l'autre.

— La salle de bains.

J'ai vérifié qu'il avait suffisamment de serviettes.

Il a passé une main dans ses cheveux. Curieusement, par contraste, ses mèches argentées rendaient le reste de sa tignasse ébouriffée plus foncée que dans mon souvenir. J'ai instinctivement tendu la main pour le recoiffer, avant de me rappeler que je n'avais plus le droit de le toucher.

Je me suis raclé la gorge, embarrassée.

— Les serviettes. Fais-moi signe s'il t'en faut plus.

— Je me suis demandé si tu serais encore là, a-t-il avoué.

Je lui ai lancé un regard perplexe.

— Où aurais-tu voulu que je sois d'autre ?

— Le monde est vaste, Henny.

— Pas pour moi.

Je suis passée à côté de lui, et il a posé une main sur mon bras. J'ai retenu mon souffle. Tout mon être était entièrement focalisé sur le bout de peau en contact avec ses doigts.

— Tu n'as jamais eu envie de partir d'ici ? a-t-il demandé.

— Non.

Mensonge.

— Et toi, tu n'as jamais eu envie de revenir ? lui ai-je lancé.

— Si.

Disait-il la vérité ?

— Il faut que je retourne à la réception, me suis-je excusée.

Il a lâché mon bras. Inconsciemment, j'ai touché l'endroit où avait reposé sa main. Ma peau rayonnait de chaleur, comme s'il y avait laissé un stigmate de désir et de nostalgie.

Sur le seuil de la porte, j'ai hésité. Je me suis retournée. Il n'avait pas bougé d'un centimètre.

— Est-ce que tu te dis parfois que la vie... n'a pas suivi le cours qu'elle aurait dû ? m'a-t-il demandé.

— Oui.

La plus pure des vérités, cette fois.

## Les ormes de la colère

— Sa voiture n'est toujours pas revenue. Il devra pourtant revenir tôt ou tard, non ? Toutes ses affaires sont encore là. J'ai bien vu ses sacs par la fenêtre. Et ses pierres. Il ne s'en irait jamais sans *elles*.

Je suis assise sur le siège passager, à côté de MacKenzie. Voilà trois heures que Michael est parti. J'ai passé mon temps à faire l'aller-retour entre le chalet et la réception. Quand j'ai vu MacKenzie se diriger vers son pick-up, je l'ai suivie. J'avais désespérément besoin d'une distraction, n'importe quoi, pour arrêter de penser sans arrêt à l'expression sur le visage de Michael.

Rien n'y fait. Tandis que nous roulons vers la ville, je le vois toujours devant moi, bien plus réel que les rayons de soleil et les arbres qui nous entourent.



— Il faut qu'il reste, poursuis-je. Il ne peut pas tout simplement s'en aller. Je peux encore arranger tout ça. J'en suis certaine.

Je relève un détail.

— MacKenzie... ta chemise est *repassée* ?

Effectivement, je ne rêve pas. Et blanche, qui plus est. Je ne savais même pas qu'elle possédait une chemise de cette couleur. Ses doigts tambourinent nerveusement sur le volant.

Entre le motel et la ville s'alignent quelques bâtiments bas de plafond au milieu d'un parking désert, telle une oasis d'asphalte et de béton au milieu de la forêt. Station-service, boutique de spiritueux, salon de tatouage, vente d'armes. Ce dernier établissement est pourvu de barreaux aux fenêtres et d'un parterre de géraniums. Une odeur de brûlé flotte dans l'air. Quelqu'un a encore mis le feu à une poubelle. MacKenzie remonte la fenêtre le temps que nous soyons suffisamment éloignées.

Elle se gare devant le supermarché de Pine Creek et attrape un bouquet de fleurs au hasard dans un seau posé à l'extérieur. Une gerbe misérable qui étouffe dans sa cellophane, mais je crois qu'elle ne s'en rend pas compte.

Son visage est totalement dépourvu d'émotion, son regard vide, et quand elle manque d'entrer en collision avec le pasteur de la paroisse de papa, elle semble avoir du mal à le replacer.

Je ne doute pas de ses bonnes intentions lorsqu'il présente ses condoléances et déclare que je suis entre les mains de Dieu désormais, mais cela me donne envie de me jeter par terre

au beau milieu de la rue, de donner des coups de pied et de hurler comme une gamine de trois ans. *Entre les mains de Dieu ?* Entre les mains de Dieu ? Je suis juste là, bon sang ! À Pine Creek ! Entre les mains de personne !

J'ai immédiatement mauvaise conscience. Il pense bien faire. Et j'apprécie cet homme, en vérité. Il a toujours été de notre côté. Mais il n'aurait quand même pas dû dire ça à MacKenzie. Il sait ce qu'elle a traversé et ce qu'elle pense de Dieu.

— Il est aisé de douter de l'existence de Dieu dans ces moments, ajoute le pasteur sur son ton chaleureux et amical, mais c'est précisément lorsqu'on a besoin de Lui que...

— Oh, vous savez, ça fait plusieurs années que je suis persuadée que Dieu existe, maintenant, l'interrompt MacKenzie.

Quelque chose dans son intonation fait se rider le front du pasteur.

— Et ce qui est arrivé à Henny a achevé de me convaincre.

— Ah, bon...

— Maintenant, je suis sûre et certaine qu'il existe et que c'est le plus gros des enfoirés.

— Vous ne croyez pas que...

— C'est aussi pour ça que j'ai jamais aimé le père Noël. S'il existe, il apporte toujours plus de cadeaux aux gosses de riches.

Le pasteur jette des regards tout autour de lui, visiblement en proie à une grande détresse. Peut-être espère-t-il que quelqu'un viendra à sa rescousse. Mais j'en doute. Je ne vois que

Clarence dans les environs, qui suit la conversation avec intérêt, bien que son regard ne soit guère concentré.

— Ce n'est pas vraiment la même chose..., essaie le pasteur.

— Évidemment que c'est pas pareil. Personne a jamais été brutalisé, persécuté ou harcelé au nom du père Noël. Ça au moins, on peut pas le lui reprocher.

— J'adore cette nana ! s'exclame Clarence d'un air admiratif alors que MacKenzie rejoint sa voiture à grands pas.

— Elle ne pense pas ce qu'elle a dit ! crié-je par-dessus mon épaule pendant que je me presse à sa suite. Enfin, je crois. Peut-être. En tout cas, moi j'espère sincèrement que Dieu existe. J'aurais bien besoin d'un miracle, et assez vite.

L'air indécise, MacKenzie tient le bouquet au-dessus d'une poubelle, mais elle finit par ouvrir violemment la portière pour jeter les fleurs sur le siège passager. Je me glisse dans l'ouverture avant qu'elle ne la referme.

Peut-être que MacKenzie attend aussi un miracle, car lorsqu'elle bifurque sur Water Street, la rue de mon père, elle se met à parler toute seule.

— Je suis vraiment désolée..., commence-t-elle. Mr Broek, toutes mes condoléances...

Elle essaie même un « Robert... ? » mal assuré.

Elle s'arrête devant la maison de papa, claque la portière un peu trop fort et grimace en prenant conscience du bruit. Elle passe ensuite un bras par la fenêtre ouverte pour récupérer le

bouquet d'un air gêné. Elle le dissimule à moitié dans son dos, comme si elle regrettait déjà de l'avoir acheté et d'être venue ici.

Mais elle ne va pas se dégonfler maintenant. Elle frappe à la porte.

Pas de réponse.

Elle toque à nouveau, plus fort cette fois. La porte ne s'ouvre pas, mais MacKenzie et moi remarquons que les rideaux de la cuisine ont légèrement bougé.

— Mr Broek ? hèle-t-elle. Robert ?

Pour seul résultat, nous voyons également les rideaux de cuisine des voisins s'écarter. Quand l'un d'entre eux passe la tête par la fenêtre, MacKenzie retourne promptement à sa voiture. J'ai à peine le temps de sauter à l'intérieur avant qu'elle ne reparte, visiblement soulagée.

Subitement, j'empoigne son bras.

— Le pasteur ! Les obsèques. Papa. Mon corps. Je ferais mieux de me concentrer là-dessus. Rien ne rentrera dans l'ordre tant que je n'aurai pas retrouvé mon corps.

Le souci, c'est que je n'ai pas la moindre idée d'où ma dépouille est conservée. Et je ne peux plus poser la question à Google. Mais, tôt ou tard, papa devra bien organiser mes funérailles. Tôt ou tard, mon corps devra être transféré aux pompes funèbres. Si papa veut bien arranger une veillée à cercueil ouvert, et que je suis présente sur les lieux... D'accord, j'avoue, je ne sais pas du tout ce que je ferai. Mais c'est un début. C'est *quelque chose*. Et qui sait, peut-être que j'aurai une révélation le

moment venu. Quand je verrai le corps. Quand je *me* verrai.

MacKenzie s'arrête devant Hank's Diner, juste le temps d'abaisser la fenêtre et de tendre le bouquet à l'un des petits vieux assis dehors.

Il prend les fleurs sous le coup de l'étonnement, mais se sent obligé de préciser qu'il est marié.

— Offrez-les à votre femme, alors, rétorque MacKenzie.

— Elle ne survivrait pas à un tel choc...

MacKenzie repart aussitôt, mais sans moi. Je suis restée devant chez Hank, figée sur place, le regard rivé sur une Hyundai à quatre roues motrices garée à quelques pâtés de maisons de la rue principale.

La voiture de Michael.

Il me tourne le dos et scrute l'avenue. Je ferais mieux de passer ce temps à essayer de trouver à quelle agence de pompes funèbres papa a fait appel, mais je n'ai qu'une chose en tête : je meurs d'envie de pouvoir toucher Michael. Je sens encore mon cœur battre la chamade.

Peu importe qu'il ne puisse pas m'entendre, il faut que je dise quelque chose, que je lui explique que je suis toujours là et que rien n'a changé et que je vais trouver une solution. Je vais lui dire à quel point ce week-end a compté pour moi, que je ne veux pas que tout s'arrête, qu'il doit *rester*...

— Tu as vu ? Il y a des ormes, maintenant, dis-je bêtement.

J'avale difficilement ma salive.

C'est pourtant vrai. Aujourd'hui, la rue est bordée d'ormes, du croisement où se trouve Hank's Diner jusqu'à la belle pancarte traditionnelle à l'entrée de la ville. *Welcome to Pine Creek*. Les feuilles commencent tout juste à virer au rouge vif et au jaune orangé, et chaque arbre est flanqué d'un drapeau américain se dressant fièrement jusqu'à sa cime.

C'est-à-dire à peu près à hauteur d'épaule.

— Ils n'ont jamais vraiment pris racine, déploré-je.

Comparé aux ormes, tout a l'air démesurément grand. Les façades s'élancent vers le ciel, et les montagnes au loin semblent frôler les étoiles. Le vélo appuyé contre un tronc doit appartenir à un géant.

— La *Pine Creek Gazette* s'est copieusement moquée d'eux, mais je les trouve mignons. On dirait un croisement entre des buissons et des bonsaïs.

Je l'ai enfin retrouvé, et je lui tiens la jambe à propos *d'arbres* ?

— Beaucoup de choses ont changé depuis ton départ. Le Bittersweet Café a fermé. La boutique de peinture qui faisait aussi quincaillerie, sur Oak Street, est devenue un cabinet d'avocats. Ils sont spécialisés en liquidation judiciaire. Deux nouveaux magasins d'occasions ont ouvert sur Woodland Street.

Après une brève pause, mes émotions prennent le dessus, et je laisse échapper un « Michael... » plaintif. Il se tourne enfin vers moi.

Son visage porte les marques grisâtres du chagrin, comme celui de MacKenzie. Sa peau semble plus fine, presque transparente, comme s'il s'était vidé de toute son énergie vitale en quelques heures à peine. Ses yeux sont désespérément ternes. C'est la première fois qu'ils me regardent sans le moindre éclat.

— *Michael.*

Il me passe sous le nez, entre chez Hank et se laisse choir sur un tabouret devant le bar, visiblement épuisé. À quelques places de là se trouve le type avec le bouquet de MacKenzie, une tasse de café froid sous le nez.

Bien avant notre ère, Hank's Diner était un café, car la femme de Hank trouvait cela plus convenable. L'épouse a depuis longtemps quitté Hank, et la ville par la même occasion, mais son influence persiste : des rideaux en dentelle effilochés encadrent les fenêtres, et toutes les tables en bois sont petites et mignonnes, pensées davantage pour de délicates tasses de café et de menues soucoupes que pour de grosses assiettes à hamburgers. Au-dessus du comptoir trônent des tee-shirts dédiés par l'équipe des Ducks. Une étroite lucarne fait le lien entre la salle et la cuisine ; ici, pas question de laisser les clients exigeants voir comment est préparé leur repas. Michael se contente d'un café. Une sage décision, quoique pas entièrement dépourvue de risques.

— Michael, ce n'est pas aussi horrible que ça en a l'air, lui dis-je d'une voix tremblante. Enfin, sauf si on parle du café de Hank. Ça, ça n'a pas changé.

Ma tentative de faire de l'humour n'est pas un franc succès.

— Mais je ne suis pas vraiment partie, tu sais. Je vais revenir. Je trouverai un moyen de tout arranger.

Je pose une main incertaine sur son épaule. Je trouve cela curieusement intime, d'être assise si près de lui et de le toucher en public.

Son corps a changé avec le temps. Je le lui ai dit lors du week-end que nous avons passé ensemble, et il a répondu :

— C'est pas très gentil de dire ça, Henny. J'ai quinze ans de plus que la dernière fois.

Ce n'était pas ce que je voulais dire, il le savait très bien et n'était pas vraiment vexé. Il était toujours mince, souple et musclé.

Ce que je voulais dire, c'est qu'il avait désormais un corps *plus humain*.

Avant, il était une véritable boule d'énergie à peine contenue, tendue à l'extrême et constamment agitée. J'ignore si c'était conscient, mais toute sa gestuelle clamait qu'il aspirait à de grandes choses. À plus de vitesse, plus de défis à relever, plus de mouvement. Son corps n'était jamais au repos. Même lorsqu'il dormait, il avait souvent une jambe, un bras ou une main qui tressautait.

Ce n'est plus le cas. Aujourd'hui, il est capable de rester complètement immobile, sans même boire la tasse de café posée devant lui, et sans accorder la moindre importance au vieux qui ressasse sans cesse les problèmes que lui a causés ce bouquet de fleurs.



Les paroles entrent dans une oreille et sortent par l'autre. Quand Hank et le type aux fleurs ne le regardent pas, il ferme les yeux, comme si rester assis sur ce tabouret requérait toute son énergie. Je lui demande :

— Tu ne crois tout de même pas que je vais t'abandonner, alors que tu es enfin revenu ?

Je déglutis.

— Je sais bien qu'on n'a jamais évoqué... notre avenir. Qu'est-ce qu'on fera, tout ça. Mais ce qu'on a vécu ce week-end, c'était important, magique et surtout réel. C'était la bonne chose à faire. Et on aurait dû le faire il y a des lustres. Tu le sais aussi bien que moi.

Je baisse les yeux sur mes mains. Je les tords encore et encore en l'air. Il y a à peine vingt-quatre heures, je pouvais le toucher. Désormais c'est impossible.

Il ne me reste plus que trois sens : la vue, l'ouïe et l'odorat. Si je prends une bouffée d'air, je sens son odeur, son déodorant que je connais bien après ces trois jours passés ensemble, et le cuir de son blouson. En reposant la main sur son épaule, je peux presque m'imaginer que c'est un après-midi comme les autres, que nous faisons simplement un tour en ville ensemble, que nous prenons un café et que nous discutons avec un vieux bonhomme dépressif chez Hank.

Un bref instant, j'ai la certitude de ressentir la chaleur émanant de son corps, et un nouvel espoir croît en moi. Mon cœur, ma peau, le sang qui coulait auparavant dans mes veines... Actuellement, tout cela patiente sans doute dans

une morgue. Mais si je peux encore sentir ce genre de choses... c'est qu'il n'est pas trop tard.

À moins qu'il ne s'agisse d'un genre de douleur fantôme, bien sûr. Comme lorsqu'on croit encore sentir un membre amputé. Peut-être que je refuse simplement d'admettre que mon cœur ne bat plus.

Non.

— Je suis encore là, décidé-je.

— C'est trop demander, qu'on me laisse boire une tasse de café en paix et discuter avec quelques amis ? se plaint le vieillard. Qu'est-ce que je vais faire de ces fleurs, moi ? Ma femme va croire que je l'ai trompée.

— Je vais retrouver mon corps, promets-je. Il faut juste que tu me laisses un peu de temps. Deux ou trois jours, tout au plus. Il faut que je cherche la lumière et que je réintègre mon corps, et tout ira bien. Mais je n'y arriverai pas si je me demande tout le temps si tu vas partir en mon absence.

J'étudie intensément son visage, à la recherche d'un signe. Un signe qu'il a compris, ou qu'une partie de lui m'a bien entendue, ou de ce qu'il compte faire. Mais je ne trouve aucune réponse dans ses traits. Je supplie.

— Deux ou trois jours.

J'essaie de me convaincre qu'il m'a comprise. Que le marché est conclu. Il ne peut pas repartir avant.

— Attends un peu... Tu serais pas Michael Callahan ? Le petit frère de Derek ? s'enquiert Hank.

Il remplit la tasse de café de Michael, bien qu'il n'en ait bu que quelques gorgées.

Le vieil homme grimace avec compassion.

— Doucement avec le café, Hank, l'avertit-il. Il n'en supporte peut-être pas autant.

— Qu'est-ce qui nous vaut ton retour ? demande le propriétaire des lieux.

Michael hausse les épaules.

— Je passais dans le coin.

— Tu crèches au motel ? Il paraît que c'est convenable pour quelques jours, si on cherche juste un endroit où pioncer.

Sur ce, il se penche en avant, visiblement enthousiaste.

— Tu sais qu'il est géré par deux lesb...

— Je connaissais Henny, le coupe Michael.

— Bien sûr, bien sûr, quelle tristesse. Mais quand même.

Le vieux lance un regard plein de curiosité à Michael.

— Mes condoléances, assure-t-il. À tout hasard, est-ce qu'un bouquet de fleurs vous remonterait le moral ?

## Un petit morceau d'Oregon

Suite à l'arrivée de Michael, j'ai passé tout le vendredi après-midi à tourner en rond à la réception.

Impossible de me concentrer sur quoi que ce soit.

Michael, *mon* Michael, ne se trouvait qu'à quelques centaines de mètres de moi.

*Ne sois pas ridicule*, me disais-je. *Il t'a quittée. Il y a quinze ans, il a mis les voiles sans même te dire au revoir ! Si ça se trouve, il n'a jamais repensé à toi, ni à qui que ce soit d'autre de Pine Creek.*

Malgré tout, je ne tenais pas en place, et j'étais incapable de faire preuve de bon sens. La réception en elle-même n'y arrangeait rien. Ma vie se résumait-elle vraiment à cela ? Michael avait voyagé et vécu des tas de choses, tandis que je m'étais bornée à vivoter ici. Le week-end s'annonçait identique à tous les autres : du

boulot et du temps à tuer avec MacKenzie. La routine, quoi.

Cela aurait dû me satisfaire. Telle était la vie que j'avais toujours connue. Or, soudain, elle me semblait d'une morosité intolérable. Le travail ne prenait jamais fin. Faire le ménage dans une chambre un jour, pour recommencer le lendemain, était terriblement vide de sens.

J'ai fini par craquer et par appeler MacKenzie pour la prier de prendre ma place à la réception. Elle ne m'a pas demandé pourquoi, et je ne me suis pas expliquée.

Quelques instants plus tard, j'étais penchée par-dessus le lavabo et inspectais mon reflet dans le miroir. J'essayais de me voir avec ses yeux. Avais-je changé ? Les rides autour de mes yeux étaient-elles attrayantes ou déprimantes ? Mes cheveux étaient fidèles à eux-mêmes, d'un châtain terne, ni vraiment longs ni vraiment courts, pratiques, simples. Comme tout le reste de ma personne. Je songeais aux femmes qu'il avait dû rencontrer pendant ces années. Que je devais sembler insipide, comparée à elles. Je ne savais rien de lui, mais lui savait déjà tout sur moi. *Elle est restée ici. Elle n'a rien fait de sa vie.*

J'ai appliqué du mascara en quelques mouvements rapides. Un coup de parfum sur les poignets et derrière les oreilles. L'odeur me piquait les narines.

Du rouge à lèvres ! MacKenzie m'en avait offert un, mais je n'en portais jamais. Une couleur beaucoup trop foncée, trop sensuelle pour moi. Au diable les hésitations ! Aujourd'hui, je serais

mystérieuse et séduisante. J'ai fouillé parmi mes produits cosmétiques et capillaires, pour la plupart périmés et desséchés, faute d'utilisation. Le rouge à lèvres était bien là, encore pratiquement neuf. J'ai suivi le contour de mes lèvres pâles et sèches, puis les ai jointes pour bien répartir le rouge écarlate. Un goût de baume et d'excitation envahissait ma bouche. La nervosité me faisait chauffer les joues et pétiller les yeux. *Une créature sauvage et envoûtante.*

J'ai essayé de mettre un peu de laque dans mes cheveux. *Ébouriffons un peu tout ça. Plus de volume !* Mes doigts sont devenus tout poisseux.

C'est alors que j'ai vu mon nouveau look dans le miroir. Avec une coiffure bizarre et des lèvres beaucoup trop éclatantes. Le rouge à lèvres dénaturait tout le reste de ma personne. Comme quand on se regarde dans un miroir déformant. Une mèche de cheveux était collée sur mon front.

*Ridicule. Absolument ridicule. Tu es une idiote. Il a sûrement déjà une copine, en plus.*

Que me faisais-je encore comme films, au juste ? Qu'il était revenu spécialement pour moi, parce que nous avions vécu une grande histoire d'amour quinze ans plus tôt ? Ici, c'était Pine Creek, bon sang ! Ce n'était pas l'endroit où commencent de belles romances. C'était l'endroit où surviennent les grossesses imprévues. L'endroit où les couples mariés finissent par vouloir s'entre-tuer, ou par s'abîmer dans l'alcool. Nous n'étions que deux jeunes tout à fait banals qui s'étaient quittés après le lycée, et maintenant nous étions devenus des trentenaires tout aussi

ordinaires, qui ne se connaissaient même plus. Le goût du baume était toujours sur mes lèvres, mais l'excitation avait laissé place à la honte.

Dans un soudain accès de colère, j'ai essayé tout ce maquillage. Je me suis rincé le visage à l'eau froide. J'ai essayé de faire disparaître les rougeurs de mes joues et d'aplatir à nouveau mes cheveux. La vieille et normale Henny me lançait un regard noir. À quoi bon essayer de se faire passer pour quelqu'un d'autre ?

J'ai rejoint le cabanon au pas de course avant d'avoir le temps de changer d'avis.

— Henny, m'a-t-il saluée d'un air étonné.

J'espérais que l'ombre cachait mes joues brûlantes.

— Je me suis dit que je pourrais passer pour... discuter un peu.

Tiens, ses joues semblaient elles aussi légèrement empourprées.

— Discuter. Mais bien sûr, quelle bonne idée.

Il barrait toujours l'encadrement de la porte. Quand il s'en est rendu compte, il a encore plus rougi et a fait un pas de côté pour me laisser entrer.

— Du vin ! s'est-il exclamé avec soulagement. Enfin, je veux dire, tu veux un verre ? Tu as dîné ? J'ai acheté une bonne bouteille de vin bio local quand je suis passé à Eugene. Il accompagne à merveille le saumon.

La cuisine n'est pas bien grande dans nos chalets : elle n'est prévue que pour mijoter des plats simples, à manger ensuite sur la table du salon. Malgré tout, il a réussi à nous servir deux verres sans trop me bousculer.